MARINA
DÉDÉYAN

De tempête et d'espoir

Saint-Malo

roman

Flammarion

Extrait de la publication

MARINA
DÉDÉYAN

De tempête et d'espoir
Saint-Malo

Je m'appelle Anne de Montfort.
En cet automne 1761, j'apprends que Jean, mon frère, ma seule famille, a disparu aux Indes. Est-il tombé dans la guerre sans merci opposant Louis XV au roi d'Angleterre, des Amériques à l'Asie ? Croupit-il dans les geôles de Madras ? A-t-il résolu de chercher fortune au service de quelque nabab ?
Je veux, je dois savoir. Comment ? À dix-huit ans à peine, orpheline, sans le sou, sans relations, dois-je me résigner et accepter ce destin tout tracé, le couvent ? Et s'il existait un autre choix, plus insensé, celui d'embarquer sur un navire, à n'importe quel prix ?
Mon cousin René-Auguste de Chateaubriand, armateur respecté parmi ces messieurs de Saint-Malo, mon ami d'enfance Corentin, matelot de la Compagnie des Indes, mère Saint-Yves, supérieure des Ursulines de Dinan, m'aideront-ils ou me feront-ils obstacle ?
Je n'ai pour moi que ma jeunesse, le prestige de mon nom, ma détermination, et cette devise d'Anne de Bretagne que j'ai faite mienne : *non mudera*, je ne changerai pas.

Marina Dédéyan est née à Saint-Malo. De tempête et d'espoir – Saint-Malo, *son quatrième roman, évoque avec fougue et justesse la Bretagne des grands navigateurs et du commerce maritime, en ce siècle où tant les philosophes que les expéditions lointaines façonnèrent le monde moderne.*

Flammarion

13-1 Création Studio Flammarion Couverture : Photomontage d'après © Bob Henry / Alamy / Photo12 ; © John Lund / SuperStock / Corbis ; © Michael Prince / Corbis

De tempête et d'espoir

Extrait de la publication

Du même auteur

Moi, Constance, Princesse d'Antioche, Stock, 2005 ; Livre de Poche, 2007.

L'Aigle de Constantinople, Flammarion, 2008.

Les Vikings de Novgorod, Flammarion, 2010 ; J'ai Lu, 2013.

Extrait de la publication

Marina Dédéyan

De tempête et d'espoir

Saint-Malo

roman

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-9635-0

Extrait de la publication

À mon Téméraire…

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Je ne puis regarder un vaisseau sans mourir d'envie de m'en aller : si j'étais libre, le premier navire cinglant aux Indes aurait des chances de m'emporter… Ma vie n'est à l'aise qu'au milieu des nuages et des mers, j'ai toujours l'espérance qu'elle disparaîtra sous une voile.

CHATEAUBRIAND

Si l'industrie et l'audace de nos nations modernes ont un avantage sur le reste de la terre et sur toute l'antiquité, c'est par nos expéditions maritimes.

VOLTAIRE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Saint-Malo
Octobre 1762

La mer, le ciel, la page blanche sous mes yeux, espace continu et infini, la folle ambition de remplir l'immensité, de la défier, de dompter à l'encre de ma plume l'écoulement des jours, d'affronter l'inconnu sans trembler.

Seul celui qui a vu un vaisseau noyer la terre peut comprendre cet étrange mélange de peur et de jubilation, d'humilité et de fierté à se sentir si petit et si grand, quand plus aucune côte, plus aucun rivage ne retiennent l'œil. La danse des nuages et les nuances infinies de l'eau recomposent en permanence un paysage immuable et mouvant. Les certitudes s'estompent, il faut apprendre la patience, s'abandonner au voyage intérieur.

Mon cœur s'emplit de gratitude quand je songe à celle qui, dans sa profonde sagesse, a glissé parmi d'autres ouvrages ce volume relié de plein cuir rouge sang aux feuilles vierges, à l'exception de la première.

De sa haute et ferme écriture, elle a tracé ces mots, Non mudera*, je ne changerai pas.*

Non mudera*, la devise d'Anne de Bretagne que j'ai faite mienne, car je suis l'exact homonyme de cette illustre et lointaine parente. Anne de Montfort, tel est en effet mon nom. J'ai tant de fois entendu conter la vie extraordinaire de cette grande dame, qui épousa trois rois, Maximilien Ier de Habsbourg, puis Charles VIII et Louis XII de France, qu'il me semble*

parfois l'avoir vécue moi-même. Cependant, c'est maintenant une autre histoire qui s'inscrit au fil des pages, la mienne.

D'ailleurs, si j'ai emprunté cette devise, il me reste fort à faire pour progresser dans les quatre vertus professées par la duchesse Anne, la prudence, la force, la tempérance et la justice. La force définit assez bien mon caractère, on me l'a tant – trop peut-être – répété. Je me suis toujours appliquée à la justice, même si je me suis souvent trompée. Je ne saurais m'avancer quant à la tempérance, car je sens ce bouillonnement constant en moi. Mais une éducation sévère m'a préservée jusqu'à ce jour de débordements excessifs. La prudence, au grand désespoir des miens, me demeure étrangère.

Dinn, dinn, daon, d'an emgann, d'an emgann, o !
Dinn, dinn, daon, d'an emgann ez an !

Dinn, dinn, daon ! Au combat ! Au combat !
Oh ! dinn ! dinn ! daon ! Je vais au combat !

Voilà le refrain que je chante à chaque fois qu'il me faut affronter des vents contraires. An Arlac'h*, le cygne, l'hymne des Bretons, composé en souvenir du débarquement à Dinard de Jean IV le Vaillant, aïeul d'Anne, venu défendre leur liberté. Les paroles que nous fredonnions en chœur, Jean, mon frère, et moi.*

Notre père nous a élevés dans le culte de ce passé glorieux. Son attachement à notre lignée fut toujours à l'inverse proportion de son aptitude à s'occuper des biens matériels. Il connaissait l'histoire de nos ancêtres depuis Nominoë, premier souverain de Bretagne, leurs alliances et leurs exploits, la généalogie de notre famille dans ses complexes ramifications avec notre nombreuse parentèle. Pas une bataille, pas un mariage, pas un fait dans les neuf siècles précédant le nôtre qu'il ne fût à même de décrire comme s'il y avait assisté en personne.

Extrait de la publication

Jamais je n'ai été entièrement convaincue par ses assertions quant à l'exacte origine de notre branche. Nous étions assurément de sang ancien et nous portions ce fameux nom de Montfort. Cela prouvait-il pour autant notre descendance directe des rois de Bretagne ? Face à l'érudition infinie de mon père et à ses manières, nul n'aurait osé en douter. Cependant, son choix de nous baptiser, mon frère et moi, du prénom des deux plus célèbres représentants de cette famille, m'apparaissait comme un moyen de se conforter lui-même dans son opinion.

La compagnie de ses livres et les récits héroïques dont il n'était jamais avare lui permettaient sans doute d'oublier la décadence inéluctable de notre maison et son incapacité à y remédier. Dieu seul sait combien j'ai pu nourrir de rancune à son encontre pour avoir ainsi fui la réalité ! Aujourd'hui, je lui demande pardon et lui en rends grâce, car je puise chaque jour dans le goût des mots qu'il nous a transmis la force d'aiguiser ma plume et de noircir le papier.

Mon appétit ne se satisfait pas de ce que d'autres ont écrit. J'ai décidé de vivre mon histoire et de la conter, avec les cartes du destin telles qu'elles m'ont été distribuées et telles que j'ai choisi de les jouer.

Extrait de la publication

Chapitre I

Gondelour, Negapatam, Pondichéry, Chandernagor, Madras, quatre ans déjà que les Indes hantaient mes rêves, depuis que mon frère Jean avait embarqué pour ces terres lointaines, dans cette guerre féroce qui nous opposait aux Anglais à travers le monde.

Je recueillais dans la lecture de ses lettres si rares ces détails précieux qui emportaient au loin mon imagination. Les berges sableuses de la côte de Coromandel frangée de palmiers, la moiteur de l'avant-mousson, les banians dont les troncs poussent à l'envers depuis les branches, les perruches bleues et vertes perchées dans les tamariniers aux fruits douceâtres ou dans les manguiers, ces femmes à la peau sombre drapées de pagnes aux teintes éclatantes, des grappes de jasmin dans les cheveux, le parfum des épices, cannelle, poivre, muscade ou girofle, la chaleur, encore la chaleur, comme nous ne la connaissons guère en notre Bretagne. Je voyais, je sentais tout cela. Je le vivais chaque jour, chaque nuit, avec mon frère. Je n'oubliais pas la guerre, le fracas des coups de canons et des tirs de mousquets, la résistance héroïque à nos perfides adversaires, la mort défiée, les nuits de veille sous ces cieux étrangers, l'odeur de la poudre et du sang versé. J'enviais aussi Jean pour cela, le frisson de la peur, l'excitation du danger, car ici, à Dinan, entre les murs gris du couvent des Ursulines,

Extrait de la publication

je ne craignais rien, je n'attendais rien, si ce n'était son retour.

Outre la pensée de mon frère, je vivais de lectures et de prières, me tenant avec soin à l'écart de ces coteries de demoiselles auxquelles est propice la vie en communauté. Je ne me mêlais guère à leurs menues querelles, à leurs vaines rivalités, à ces interminables complots dont chacune avait oublié les origines et les buts, puisque le plaisir résidait dans les secrets partagés, les chuchotis du dortoir, les envolées de jupes dans les recoins sombres. Je ne partageais pas non plus leurs joies, leurs émois, leurs espérances. Je n'avais pas de véritables amies au couvent. Je n'y comptais guère d'ennemies non plus. Je me sentais différente, mais n'en éprouvais nul ressentiment et n'en tirais aucune gloire.

Au nombre de mes défauts, je ne compte point la jalousie. J'accordais volontiers mon aide pour achever une broderie, participer à une corvée ou débrouiller un texte de latin. Aussi me tenait-on pour bonne camarade. Jamais, toutefois, on ne me demandait conseil, mes compagnes redoutant ma franchise et mes réponses sans détour.

Quand Angélique de Kérillis nous fit ces adieux ce premier matin de septembre 1761, nous nous étreignîmes sans passion particulière. Je la félicitai en toute sincérité pour son mariage prochain, sans une once d'envie ou de curiosité, au contraire de bien d'autres. À son invitation aux noces, j'apportai une réponse évasive, même si Angélique avait été une des seules pensionnaires avec laquelle j'eusse partagé quelque affinité, le goût du savoir, une certaine audace dans nos vues, un mépris amusé pour les préoccupations futiles des autres demoiselles. Elle m'était reconnaissante aussi de ne lui avoir jamais manifesté la moindre hostilité. Bien née tant par son nom que par sa fortune, vive d'esprit et gracieuse comme une nymphe,

promise de surcroît au beau vicomte Henri de la Bodinais, dont le seul nom faisait défaillir toutes ces donzelles, elle suscitait autant de haine que d'admiration.

Après notre bref échange, je m'écartai de la nuée de filles de bonne famille vibrionnant autour d'elle. Angélique ne leur ressemblait plus. Bientôt épousée, sur le point de découvrir ces troublants mystères du lit conjugal, elle paraissait déjà femme, quelques mèches de ses cheveux blonds échappées de sa dormeuse à rubans de soie, ses formes à la fois menues et potelées mises en valeur dans l'écrin d'une robe ballante taillée dans une de ces indiennes aux motifs colorés qui faisaient fureur. Au-dessous, une jupe à paniers richement brodée formait une corolle autour du buste étroit lacé dans son corps, la dentelle jaillissant en bouillons à l'extrémité des manches en pagode et du décolleté. Des brillants au cou, arborant avec fierté sa bague de fiançailles sertie d'un saphir jaune en cabochon, Angélique dominait, en dépit de sa petite taille, sa foule de courtisanes éphémères. À côté d'elle, sa mère, grasse et blanche comme une oie, se rengorgeait, comme si elle était elle-même l'objet de toute cette attention. Les questions les plus cruciales fusaient. Combien de demoiselles d'honneur aurait la mariée, de quelle longueur serait sa traîne, quelles fleurs composeraient son bouquet, que servirait-on au souper ? Je haussai les épaules. En quoi cela me concernait-il ?

Pourquoi m'intéresser aux bijoux, aux toilettes ou aux réceptions, puisque je me destinais à la vie de moniale ? Ainsi en avaient décidé ma mère et la supérieure des Ursulines, et je n'y voyais guère d'objection. Quel autre avenir espérer ? J'étais pauvre et je n'étais pas jolie, ma mère me l'avait assez souvent répété. Non par méchanceté, elle en était dépourvue. Mais elle exprimait de la sorte ses craintes quant à mon devenir, à notre devenir à tous. Un

Extrait de la publication

laideron dont personne ne veut devient vite un poids pour les siens.

— Ma fille, tout est trop grand chez vous. Votre taille si haute, votre nez un peu fort, quoique droit, votre bouche large, même si vos dents sont belles et bien plantées, vos mains, vos pieds. Votre teint est uni, mais trop coloré. Combien de fois vous ai-je répété que vos cavalcades au grand air ne valent rien à votre mine ? Encore avez-vous une épaisse et brillante chevelure, votre meilleur atout peut-être, ainsi que la couleur de vos yeux au bleu changeant de notre belle côte armoricaine. Estimez-vous heureuse et remerciez le ciel, comme je le remercie pour m'avoir donné des enfants pleins de santé. Cependant, je me demande pourquoi tout est si grand chez vous. Cette force qui émane de votre personne eût mieux convenu à un homme. Voyez votre frère Jean, on croirait une porcelaine de Saxe.

Je le regardais et donnais raison à ma mère. Nous étions aussi dissemblables que peuvent l'être frère et sœur. Jean était mon aîné de cinq ans, mais les pouces nous séparant en notre enfance ne l'eussent guère laissé croire. Jean, beau comme un archange, comme aimait à le répéter notre servante Soizic. Un visage pâle et étroit, auréolé de boucles dorées, des traits à la finesse extrême, tout dans sa personne reflétait la délicatesse et la sensibilité. Il n'était pas frêle pourtant, mais doté d'un corps nerveux, les muscles tout en longueur.

Héritier de notre nom, alliant l'intelligence à la beauté, Jean avait toujours été le préféré. Je comprenais mes parents et notre servante, car je partageais cet amour pour lui du plus profond de mon être. Il me le rendait au centuple, par sa douceur, sa tendresse, son infinie patience envers une cadette si prompte aux emportements, lui qui n'était que pondération et bienveillance.

Extrait de la publication

J'étais donc pauvre, me croyais vilaine, et dans quelques mois j'entrerais en noviciat avant de prendre le voile. Par conséquent, les autres pensionnaires du couvent avaient peu à craindre de ma concurrence dans cette chasse effrénée au mari pour laquelle elles étaient toutes élevées depuis le berceau. Voilà pourquoi j'observais dans le plus total détachement cette agitation autour d'Angélique.

Soudain, le brouhaha se tut. Notre supérieure, mère Saint-Yves, venait d'apparaître. À mon grand étonnement, elle se contenta de quelques paroles rapides à l'intention de celle qui partait, au lieu des longues recommandations et des bénédictions de circonstance, et s'approcha de moi, son visage altier plus grave que d'ordinaire.

— Ma fille, me murmura-t-elle, dès que Mlle de Kérillis nous aura quittées, retrouvez-moi en mes appartements.

Je m'inclinai d'une brève révérence, le cœur soudain serré, sans que je susse pourquoi.

La volumineuse Mme de Kérillis se hissa dans la berline, aidée du laquais. Angélique, légère comme une biche, se faufila à sa suite. Quand la portière fut refermée, elle agita la main en un dernier salut. Le cocher taquina du bout de son fouet la croupe des chevaux et la voiture cahota hors de la cour principale. Je levai les yeux. Quelques nuages moutonnaient dans le ciel clair. Il faisait doux en cette fin d'été. La grosse cloche de la tour de l'Horloge sonna onze fois. Même si elle m'était familière, à rythmer chacun de mes jours et chacune de mes nuits, depuis quatre ans que j'étais pensionnaire au couvent des Ursulines de Dinan, son écho me parut soudain menaçant.

*

L'abbesse m'ouvrit elle-même. Mon inquiétude grandit. D'habitude, elle laissait ses visiteurs avancer vers elle, la tête inclinée sur la droite, les bras croisés dans ses larges

Extrait de la publication

manches, les jaugeant de son regard intense qui semblait lire les âmes. Rares étaient ceux ou celles qui osaient le soutenir. De stature moyenne, mère Saint-Yves se tenait toujours si droite dans sa robe de serge noire qu'elle paraissait grande, imposante même. La ligne nette de son bandeau blanc et de son voile soulignait son front haut, ses pommettes marquées, sa mâchoire carrée. Elle était belle, d'une beauté masculine, plus Apollon qu'Aphrodite. Elle dégagea une de ses mains à la paume large et aux doigts fuselés pour m'indiquer le prie-Dieu sur la droite.

— Ma fille, recueillons-nous.

Je ployai les genoux, brûlant de l'interroger. Je n'en fis rien. Contenir ses émois, maîtriser ses impatiences, faire silence en soi pour entendre la voix du Seigneur, tel était l'enseignement que je recevais en ces lieux. L'œil en coin, j'apercevais le profil pur de mère Saint-Yves nimbé par la lumière qui inondait la pièce à travers la fenêtre à meneaux, le mouvement de ses lèvres. Au-dessus de nos têtes, le crucifix nous dominait d'une hauteur vertigineuse. Je m'efforçai de prier.

— Anne, il me faut vous annoncer une funeste nouvelle.

— Jean !

C'était une supplication, pas une question. La supérieure leva un sourcil et secoua la tête.

— Il ne s'agit pas de votre frère, mais de votre mère. Elle a rejoint notre Seigneur hier matin.

À ma grande honte, je dois l'avouer, je poussai un soupir de soulagement. Des cieux où elle se trouve maintenant, je suis certaine que ma mère m'a pardonné. Si on lui avait annoncé le trépas de l'un de ses enfants, elle aurait éprouvé le même soulagement à apprendre qu'il s'agissait de moi et non de mon frère.

Mère Saint-Yves se méprit sur le sens de ma réaction et m'effleura la nuque. Alors seulement le chagrin

N° d'édition : L.01ELIN000250.N001
Dépôt légal : janvier 2013

Extrait de la publication